

*À la mémoire
de Georges Lambrichs et
de Gérard Bobillier*

La grande question à laquelle je n'ai jamais
trouvé de réponse, malgré trente ans passés à
étudier l'âme féminine, est : « Que veut une
femme ? »

SIGMUND FREUD

Je ne comprendrai jamais pourquoi, lors des cérémonies de funérailles, on essaie de nous faire croire qu'il y a une vie après la mort et que le défunt n'avait, de son vivant, que des qualités. Si un dieu de miséricorde existait, on se demande bien au nom de quel caprice il nous ferait patienter plusieurs décennies dans cette vallée de larmes avant de nous octroyer la vie éternelle ; et si les humains se conduisaient aussi vertueusement qu'on le dit après coup, l'humanité ne connaîtrait ni les guerres ni les injustices qui déchirent les âmes sensibles. On me rétorque souvent que je schématise les situations complexes à cause de mon syndrome d'Asperger, mais je me contente de raisonner logiquement, comme chacun devrait s'y astreindre. À quarante-cinq ans, depuis longtemps sorti de l'enfance et peu soucieux d'encore me bercer d'illusions, je prétends pouvoir me forger des opinions pertinentes sur ces questions. En l'occurrence, j'assiste pour la quatrième fois de ma vie à des funérailles et je suis une fois de plus révolté par les énormités que j'y entends. La première fois, en mille neuf cent quatre-vingt-quinze, on enterrait le cousin Henri à Saint-Léger-de-Vaux près de Givry. Le curé l'a présenté comme un malheureux qui avait beaucoup souffert durant toute sa

vie terrestre, alors que je garde le souvenir d'un homme avenant et enjoué qu'on allait voir une fois l'an chez le vigneron pour qui il travaillait, et qui était tout heureux de nous faire profiter de sa combine sur le mercurey déclassé. La deuxième fois, cinq ans plus tard, nous enterrons Madame Figueira, la concierge de notre immeuble, que le prêtre a décrite comme une sainte alors que de l'avis général elle cancanait beaucoup et faisait courir des rumeurs sur tous les copropriétaires, à commencer par moi. La troisième fois, en deux mille un, je pleurais mon grand-père André, homme authentiquement exceptionnel et mécréant au possible, qu'un célébrant stupide a voulu faire passer pour un citoyen ordinaire qui aurait simplement exercé un beau métier, alors que mon grand-père André faisait partie des dix meilleurs experts du monde en génie civil et aurait mérité des funérailles nationales. Et aujourd'hui c'est ma grand-mère Marguerite qu'on voudrait faire passer pour une femme généreuse et gentille, révisionnisme dont personne autour de moi ne semble s'indigner. Entendons-nous, je ne suis pas un fanatique de la vérité, j'admets volontiers qu'on maquille un cadavre pour le rendre présentable à la famille avant de visser le couvercle du cercueil, et je peux comprendre qu'on n'entre pas dans la description détaillée de tous les travers du défunt. Mais de là à présenter ce dernier sous un jour entièrement trompeur, il y a un fossé que je me refuse à franchir. D'après mon entourage, j'aurais tout intérêt à accepter ce genre de compromis, et d'une façon générale à me plier aux concessions qu'exige la vie en

société, mais je ne peux m'y résoudre. Le syndrome d'Asperger, atypie du développement appartenant au spectre de l'autisme et qui ressemble à l'idée que je me fais du surhomme nietzschéen, me rend asocionosique, c'est-à-dire incapable de me plier à l'arbitraire des conventions sociales et d'admettre le caractère foncièrement relatif de l'honnêteté. Je suis tout à fait prêt à reconnaître mes déficiences dans ce domaine, d'autant qu'elles me donnent droit à une pension modeste mais bienvenue. Cependant il me semble qu'il serait plus sain de préférer la vérité au mensonge, et que l'humanité devrait plutôt s'attacher à dessiller les crédules et à punir les profiteurs qui entretiennent le climat de duplicité et de tromperie dans lequel, pour notre plus grand malheur, notre espèce baigne depuis la nuit des temps.

En l'occurrence, j'ai du mal à accepter qu'on ait choisi d'organiser une cérémonie catholique pour ma grand-mère Marguerite, qui n'a jamais mis les pieds dans une église depuis son baptême. Pour moi, tout sonne faux dans cette salle omniculte sans âme, à commencer par la présence d'une officiante recrutée par ma tante Solange à la Pastorale diocésaine, une dame Vauquelin à cheveux gris coiffés en chignon, qui a le culot d'évoquer ma grand-mère Marguerite comme s'il s'agissait d'une intime, alors qu'elle ne l'a jamais rencontrée. De quel droit ose-t-elle l'appeler, depuis le début, par son seul prénom? « Nous sommes réunis aujourd'hui autour de Marguerite » ou « Nous sommes venus faire nos adieux à Marguerite », même moi je n'aurais pas osé pareilles

privautés. Et j'aurais soigneusement évité de multiplier l'horripilante approximation consistant à présenter ma grand-mère comme une centenaire. Certes, elle est morte une semaine seulement avant son centième anniversaire, il s'en fallait donc de peu, mais en toute rigueur le compte n'y était pas. À mes yeux, le simple fait d'appeler centenaire une personne de quatre-vingt-dix-neuf ans et cinquante et une semaines ruine la crédibilité du discours tout entier. Et de fait, on pourrait écrire un livre rien qu'en énumérant les erreurs proférées depuis le début de l'office. Par exemple, ma tante Lorraine a demandé qu'on fasse jouer la chanson de Maurice Chevalier *Dans la vie faut pas s'en faire*, censée avoir bercé l'enfance de ma grand-mère Marguerite, ce qui relève à mon avis de la faute de goût lors d'une célébration funéraire, mais surtout de l'erreur historique puisque Maurice Chevalier a enregistré cette chanson en mille neuf cent quarante : âgée de vingt-six ans, ma grand-mère allaitait ma tante Solange et n'avait plus rien d'une enfant. Plus sobre, mon père a demandé l'*Adagio* d'Albinoni, que la dame Vauquelin a annoncé tout en faisant jouer la *Vocalise* de Rachmaninov qu'elle a présentée comme tirée d'un prétendu disque d'Albinoni intitulé *Adagios célèbres* : comment supporter une telle inculture chez une femme qui fait profession d'enterrer ses contemporains ? Sans oublier que ma tante Lorraine, encore elle, a obtenu de lire un poème de son cru dont l'indigence le dispute à l'insincérité : « Maman joyeuse, maman rieuse, maman gracieuse, maman rêveuse, maman chaleureuse, maman travail-

leuse, maman berceuse, maman fabuleuse, maman facé-
tieuse, maman lumineuse, maman tricoteuse, maman
audacieuse, maman généreuse, maman fougueuse mais
surtout maman heureuse. » Certes, ma grand-mère
Marguerite entretenait sa maison et aimait tricoter, mais
pour le reste le portrait prend beaucoup de libertés avec le
modèle. Quitte à retenir cette forme littéraire simplette,
à la place de ma tante Lorraine j'aurais personnellement
écrit « Maman menteuse, maman grincheuse, maman
teigneuse, maman coureuse, maman oublieuse, maman
rabâcheuse, maman truqueuse, maman râleuse, maman
boudeuse, maman sermonneuse, maman cauteleuse,
maman querelleuse, maman chicaneuse, maman rancu-
neuse, et surtout maman malheureuse ». Il faudrait y
ajouter les fables de l'oraison, dans laquelle il a été dit
que ma grand-mère Marguerite disparaissait comme une
voile à l'horizon, mais pour apparaître de l'autre côté de
la mer où quelqu'un l'attendait. Et aussi les anaphores
usées de l'Ecclésiaste débitées d'une traite par mon petit-
cousin János, sans oublier les lapalissades de l'épître de
saint Paul, selon qui il faut vivre pour mourir et mourir
pour ressusciter : voilà qui donne une idée de l'amateu-
risme et de la niaiserie générale de la cérémonie.

Comme beaucoup de gens qui atteignent le grand âge,
ma grand-mère Marguerite a fini sa vie dans un établisse-
ment d'hébergement pour personnes âgées dépendantes
où les remugles de désinfectant et de bouillon ne couvrent
jamais complètement un fond d'urine, de diarrhée et de
vomi. Entre parenthèses, elle ne travaillait plus du tout, et

sa mauvaise vue l'empêchait depuis longtemps de tricoter. Ces cinq dernières années, je n'ai été la visiter qu'une fois par an pour lui présenter mes vœux le premier janvier, hypocrisie qui me répugnait mais à propos de laquelle mon père se montrait inflexible, et je suis soulagé qu'elle soit morte une semaine avant son centième anniversaire, parce que sinon il m'aurait fallu assister au banquet prévu en son honneur. Je redoute l'odeur des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, et je n'aimais pas voir ma grand-mère y décrépiter si lentement. Non seulement son déclin avait quelque chose d'obscène, mais en l'occurrence il fut aggravé par une étrange inconséquence : comme Fontenelle, ma grand-mère Marguerite se plaignait depuis des années de vivre trop longtemps, d'avoir enterré tous ses amis et d'endurer chaque jour une nouvelle trahison de son corps. Elle aimait répéter que la vieillesse est la pire des calamités, mais chaque hiver elle se faisait vacciner contre la grippe, et, à la moindre bronchite, elle extorquait au docteur Comte des antibiotiques. Pour ma part, si j'en arrivais à trouver ma vie trop longue je cesserais de me soigner et me laisserais mourir une bonne fois pour toutes. D'une manière générale, ce genre d'écart entre les paroles et les actes m'exaspère. Pour n'avoir aucune gêne à faire ce que je dis comme à dire ce que je fais, je ne tolère ni les propos trompeurs ni les cachotteries. En toute transparence, je peux expliquer à qui veut l'entendre que je vis avec mon père depuis que ma mère nous a quittés, il y a trente ans cette année, et je me partage entre mes deux

passions : le scrabble et les recherches sur les catastrophes aériennes. J'entretiens également une compétence hors du commun pour le jeu du petit bac, mais j'ai rarement l'occasion de m'en servir. Et surtout, j'aime platoniquement une femme que j'ai connue sous le nom de Sophie Sylvestre lorsque nous étions en seconde au lycée Diderot, puis sous le nom de Sophie Lachenal quand elle s'est mariée en mille neuf cent quatre-vingt-quinze, et qui s'appelle maintenant Sophie Sylvestre-Lachenal depuis son divorce prononcé en deux mille huit. Le syndrome d'Asperger me rend non seulement cohérent avec moi-même et d'une franchise absolue, mais aussi routinier et solitaire. Il me déplairait qu'on gomme ou atténue ces qualités morales quand on prononcera mon oraison funèbre.

Je ne conteste pas que ma grand-mère Marguerite ait souffert de son histoire familiale, puisque son père est mort dans les tranchées de quatorze-dix-huit quand elle avait un an, ainsi que son oncle Octave quand elle en avait trois. Mais je pense qu'elle a surtout souffert des mensonges dans lesquels elle s'est enfermée pour des raisons qui, dans leur ensemble, m'échappent. Tout le monde sait, dans la famille, que le cousin Henri était le fils naturel de sa tante Hortense, dite « la petite tante » parce qu'elle était restée en enfance et ne parlait pas. Il est né en mille neuf cent dix-sept, la petite tante avait seize ans et pas de fiancé, bien entendu. Mais ma grand-mère Marguerite n'a jamais raconté deux fois la même version de l'histoire : selon son humeur, le cousin Henri